

Initiation à la prière

Romano Guardini

Initiation à la prière

DANS LA MÊME COLLECTION
Les classiques de la spiritualité

- Le Dieu Vivant*, Romano Guardini, mars 2010
Le Combat spirituel, Lorenzo Scupoli, octobre 2010
Qui est Jésus-Christ ? Henri Lacordaire, octobre 2010
L'Âme de tout apostolat, Dom Jean-Baptiste Chautard, décembre 2010
La pratique de l'amour envers Jésus-Christ, Saint Alphonse de Liguori, mars 2011
Maximes et Sentences spirituelles, Saint Jean de la Croix, septembre 2011
Hymnes et cantiques, Jean Racine, mars 2012
Hymnes et psaumes, Pierre Corneille, mars 2012
L'Écho du silence, Un Chartreux, avril 2012
Le Livre des malades, Frédéric Ozanam, juin 2012
Vie intérieure de la très sainte Vierge, J.-J. Olier, février 2013

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ne suppose pas que je suis à la fois en moi-même et hors de moi-même, et que je possède par conséquent un point d'appui qui me permet de me saisir moi-même ? La question peut paraître étrange ; mais elle est justifiée, et il faut même y répondre par l'affirmative. Car l'essence de la personne consiste précisément en ceci qu'elle existe en elle-même et hors d'elle-même ; que sa croissance la fait sortir d'elle-même sans qu'elle cesse de se posséder ; qu'elle existe et que cependant elle peut prendre un nouveau point de départ en elle-même. Nous n'avons pas à discuter ici de la manière dont cela est possible, car il faudrait reprendre toute la question de la nature même de l'homme. Disons plutôt ceci : « Croyez qu'il en est ainsi ; si vous en avez le courage, vous vous apercevrez par l'expérience intérieure que cela est vrai. Il est là, ce point mystérieux sur lequel vous pouvez prendre appui pour parvenir à la possession de vous-mêmes ; faites le pas qui vous en sépare et vous le sentirez. En vérité, ce dont il s'agit, ce n'est pas seulement une idée, mais aussi une force. C'est tout autre chose que le perpétuel changement, que la fuite et la dissipation. Il s'agit d'une valeur essentielle et éternelle. Il s'agit de vous et de votre être véritable. C'est à partir de là que vous pourrez réduire au silence et apaiser votre inquiétude, prendre pied et devenir présent, unifier votre dispersion incessante, vous libérer de votre pesanteur et illuminer vos ténèbres étouffantes. »

C'est par ce recueillement que doit débiter la prière. Ce n'est pas chose facile. Nous ne nous apercevons à quel point nous en manquons qu'au moment où nous commençons à nous y efforcer. Nous essayons de nous calmer, et c'est alors que la véritable inquiétude commence ; comme il arrive le soir, lorsque nous nous préparons au sommeil et qu'un souci ou un désir se met à nous obséder bien plus que durant toute la journée. C'est

précisément lorsque nous voulons devenir présents que nous nous apercevons à quel point nous sommes dispersés dans tous les sens. C'est lorsque nous essayons de nous unifier et de nous maîtriser que nous faisons l'expérience de la distraction. Et, alors que nous voudrions rester en éveil et disponibles pour accueillir l'objet sacré, nous prenons conscience de la pesanteur qui entraîne notre âme. Mais on n'y peut rien changer, et il faut passer par là, sous peine de ne jamais apprendre à prier.

Tout dépend du recueillement. Aucun des efforts que nous y consacrons n'est vain. Et si le temps entier de la prière devait se passer à le chercher, ce serait du temps bien employé ; car, au fond, le recueillement est déjà en lui-même une prière. Dans les périodes d'inquiétude et de maladie, ou de grande fatigue, il peut parfois être bon de se contenter de cette « prière » de recueillement. Elle apportera la paix, la force et la guérison. N'arriverait-on, pour commencer, à rien d'autre qu'à prendre conscience de son impuissance lamentable dans ce domaine, il y aurait déjà un grand pas de fait ; on aurait atteint, d'une manière ou de l'autre, le point ferme qui est caché derrière la distraction.

Le lieu de la prière

Le recueillement ouvre à la prière l'espace intérieur. En réalité, le mot n'est pas exact, car cet espace n'est ni intérieur, ni extérieur, il est « dans l'esprit ». Non pas dans l'esprit au sens ordinaire du terme, là où sont les images de la pensée et les résolutions de la volonté, mais « dans le Saint-Esprit ». Cet espace-là n'existe pas par lui-même, à la manière de l'espace physique où se situent les objets, ni à la manière du champ de la conscience où se forment nos représentations, mais il se constitue lorsque nous sommes face à face avec Dieu. Il

ressemble en quelque façon à l'espace dans lequel se rencontrent deux êtres dès qu'ils se trouvent dans la relation « Je-Tu ». Cet espace naît et disparaît avec la considération, le respect ou l'amour que ces deux êtres éprouvent l'un pour l'autre ; il a la même largeur et la même profondeur que ces sentiments. Dieu est venu, il est près de cet homme ; il se tourne vers lui avec amour ; et l'homme se tient devant Dieu, il est tourné vers lui par la foi : c'est cela qui constitue l'espace sacré.

On serait tenté de dire que le recueillement a pour effet d'ouvrir l'âme, et que dès qu'elle est ouverte, l'homme qui prie peut dire : « Dieu est ici. » Mais cette décomposition dans le temps est le fait de notre seule pensée ; en définitive, le recueillement, l'ouverture sur l'espace sacré, la présence de Dieu et la présence de l'homme devant lui ne forment qu'une seule et même réalité. Et même l'homme ne peut se recueillir que parce que Dieu se penche vers lui. L'expression « je suis là », il ne peut l'employer dans son sens sacré que parce que Dieu, s'adressant à lui, est présent et lui assigne sa place. C'est Dieu qui par sa venue crée l'espace vivant que l'homme découvre par le recueillement et dans lequel il se tient lorsqu'il est recueilli. C'est Dieu qui désigne le lieu sacré où l'homme est à sa place, où il se trouve et trouve le monde dans son être véritable, où il est appelé à répondre à Dieu. Mais pour expliquer cette réalité globale, il nous faut la dissocier, si nous voulons avoir des idées claires.

Le recueillement, donc, permet à l'homme de dire : « Ici est Dieu – le Dieu Vivant, le Dieu Saint dont parle la révélation – et moi aussi, je suis ici. » Mais ce « je » n'a pas le sens qu'il a dans la vie quotidienne ; ce n'est pas ce « je ne sais quoi » confus, qui est à table chez lui, qui marche dans les rues de la ville, qui travaille dans son bureau ; mais le véritable « Je ». C'est en tant que « je », que je suis responsable de mon

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et du soir, et cela d'une façon telle qu'en dépit de tout le travail urgent, de tous les désagréments quotidiens, ce soit tout de même un instant de vrai recueillement. Il faudrait aussi, dans la mesure du possible, qu'elle fasse entrer dans cette prière les événements de la vie familiale, ses joies, ses soucis et ses souffrances, afin que soit portée devant Dieu la réalité de la communauté familiale, qui constitue le centre du monde. On ne saurait surestimer l'effet de ces courts instants de recueillement.

Peut-être se présentera-t-il encore, de temps à autre, d'autres occasions de courtes prières familiales. Dans cette voie il se fait des essais riches de promesses. Au reste, la vie elle-même se charge de fournir des occasions et de formuler des exigences. Un événement heureux fournira l'occasion d'une prière toute autre qu'un événement triste. Une période de progrès et les succès portent une inspiration autre qu'une période de soucis et de misères. La maladie et la guérison, la naissance et la mort, tout ce qui arrive au cours de la vie a sa place dans la prière et en détermine le contenu. Il nous faudrait acquérir plus de finesse, et peut-être même pourrait-on dire plus d'esprit d'invention. La prière ne doit pas exprimer toujours les mêmes pensées ni se servir des mêmes mots, tandis que la vie s'écoule dans toute sa diversité. Ce sont tous les événements de notre vie que nous devrions porter devant Dieu, comme à un maître ou à un ami, ou plus exactement comme à un père qui prend à cœur tout ce qui nous concerne ; nous devrions lui montrer tout cela, l'en remercier, chercher auprès de lui lumière et force, lui demander son aide, nous reposer auprès de lui.

Il y aurait bien des choses à dire aussi sur la durée de la prière. Avant tout il faut veiller à prendre le temps nécessaire pour la mise en route ; le temps ensuite qu'elle puisse se développer, et parvenir à son accomplissement intérieur et enfin

s'achever en un decrescendo. Trop courte, elle prend le caractère d'une chose sans importance. Elle n'est plus assez respectueuse. Les actes, les pensées, les mots ne peuvent plus s'accomplir comme il faut ; ils s'usent rapidement et le cœur ne sait plus pourquoi continuer cette action vidée de son sens.

Par ailleurs, il faut savoir discerner l'urgence d'une affaire vraiment importante, ou une fatigue réelle, qui dispensent de la prière, et conserver la liberté nécessaire ; mais il est bon de se rappeler, comme nous l'avons déjà dit, que le cœur humain est plein de ruses et qu'il sait très habilement changer de poids et de mesure suivant ses désirs. On se surprend sans cesse à gaspiller aux choses les plus superflues ce temps qui paraissait si mesuré qu'on a été obligé d'interrompre la prière.

Enfin, dernier élément, l'attitude extérieure. Ici encore bien des choses se sont perdues, qui sont indispensables à la prière. Dans les temps anciens on savait que l'attitude et les gestes ne sont pas choses extérieures. Ils peuvent le devenir, mais alors ils n'ont déjà plus de valeur. En réalité, un geste de la main a son origine dans le cœur, et l'attitude corporelle a ses racines dans les sentiments les plus intimes.

L'attitude et les gestes expriment ce qui vit dans le fond de l'âme, ce que le cœur ressent et ce que l'esprit pense ; mais ils ont aussi leur influence sur l'âme ; ils lui donnent un soutien, la forment et l'éduquent. La position dans laquelle on prie n'est donc pas indifférente. Lorsqu'il en existe une raison impérieuse, on peut prier dans n'importe quelle position ; mais quand rien ne s'y oppose, il faut prendre pour prier une position qui exprime le respect dû à Dieu, car ce n'est pas l'âme seule, mais l'homme tout entier qui doit prier. L'attitude à son tour aide l'âme dans la voie du respect et du recueillement intérieur. Ici c'est à chacun de voir ce qui lui convient.

La prière à genoux reste l'attitude essentielle. Elle exprime

le respect envers celui qui est « Celui qui est », le Seigneur, et elle favorise le sérieux et la disponibilité intérieurs. Encore faut-il se mettre à genoux pour de bon, et non pas se coucher à moitié. C'est une attitude de discipline et non de confort que l'on peut bien garder pendant quelques minutes. Pour avoir une juste mesure, il suffit de se demander ce dont on se sentirait capable dans les affaires ou le sport.

La position debout est aussi une belle attitude pour la prière. C'était l'attitude de prédilection dans les premiers temps du christianisme ; elle s'est perdue par la suite. Mais il serait bon de la redécouvrir, car elle a quelque chose de libre et de franc ; elle exprime à la fois la dignité et la disponibilité. À l'occasion, elle peut aider à surmonter des moments d'accablement et d'obscurité. Elle peut aussi être utile lorsqu'on n'a rien à dire, et qu'on veut cependant exprimer sa bonne volonté. Elle dit au moins ceci « me voici devant vous, Seigneur », ou même seulement : « me voici devant lui ».

La position assise est aussi une authentique position de prière, à condition, bien entendu, qu'on se tienne droit et sans laisser-aller. Elle convient particulièrement lorsqu'on veut méditer ou demeurer en silence auprès de Dieu.

Mais ce qui est tout aussi important que toutes ces attitudes, c'est leur contraire, c'est-à-dire l'attitude qui reste purement intérieure et qui peut être réalisée au milieu des hommes, dans la rue, au travail, en société, sans que personne s'en aperçoive. Et lorsque le chrétien porte ainsi dans le monde et parmi les hommes son face-à-face sacré avec Dieu, c'est quelque chose de très beau et de très profond, pourvu, toutefois qu'il n'y mette pas d'affectation, ni vis-à-vis des autres, ni vis-à-vis de lui-même.

Dès qu'à un geste s'unit un contenu religieux déterminé,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

besoin de guérir. Il est humiliant d'être obligé de se dire qu'on ne possède pas ce qui appartient à la nature la plus profonde de l'homme. On serait alors facilement tenté de se dire : « Eh bien donc, je m'en passerai ! » Par ce refus on se donne des allures de vérités et de grandeur ; en fait, ce n'est que misérable. De même que nous devons appuyer sur la foi pure notre relation avec la réalité de Dieu, même si nous n'en avons pas le sentiment, de même c'est à partir de la foi que nous devons nous tendre vers lui, alors que nous ne sentons pas sa valeur.

Ce mouvement, lui aussi, est prière. Une prière qui consiste en un effort vers Dieu, pour pénétrer en lui. C'est le mouvement qui cherche à arriver près de Dieu, à être en communication avec lui, à participer à sa vie. La légende raconte que saint Thomas, après avoir achevé un traité important de son grand ouvrage sur la vérité divine, eut une vision du Christ qui lui dit : « Tu as bien écrit sur moi, Thomas, que veux-tu que je te donne ? » Celui-ci aurait répondu : « Vous-même, Seigneur ! » Sainte Thérèse a été plus catégorique encore, en écrivant : « Dieu seul suffit. »

La raison la plus profonde, la pointe la plus élevée, la quintessence du désir de l'homme, peuvent se résumer en ces mots : il cherche Dieu.

Ces phrases ne sont pas seulement des propositions de pure piété, mais aussi de stricte vérité. Nous voudrions posséder l'authentique valeur et la réalité. Mais que pouvons-nous posséder ? Quelque chose nous plaît ; nous en faisons l'acquisition, nous le tenons, nous l'emportons chez nous ; mais le possédons-nous ? Nous en avons l'usage, nous pouvons empêcher qu'elle passe en d'autres mains ; mais cet objet est-il vraiment bien nôtre ? Non seulement nous pouvons le perdre, ou il peut se détériorer, un jour il faudra nous en séparer, mais nous ne le possédons même pas ; nous ne le tenons

qu'extérieurement. Nous n'arrivons jamais à établir entre les choses et nous cette relation de « possession » qui s'appelle « avoir » ; il subsiste toujours un abîme entre elles et nous. Il n'en va pas autrement quand il s'agit de l'homme. Nous voudrions être unis à lui et sûrs de lui autant que cela est possible vis-à-vis d'une nature libre et personnelle : le pouvons-nous ? Nous pouvons gagner sa confiance, recevoir son amour, être attaché à lui par tous les liens de la fidélité, du droit, du dévouement ; en définitive, il reste toujours à distance. Dieu seul, Dieu qui est tout vérité et tout être, le Dieu saint et caché est capable de se donner à l'homme pour de bon. Lui seul peut devenir nôtre ; ni les choses, ni les hommes ne le peuvent, pas plus que nous ne le pouvons nous-mêmes. Seule la proximité de Dieu en nous peut répondre à notre désir. L'expression : « mon Dieu » revient sans cesse dans l'Écriture ; « Je dis au Seigneur, vous êtes mon Dieu. » (Ps 139,7). C'est le cri spontané du cœur ; et ici, dans le domaine de la révélation, il se trouve encouragé et confirmé. Et même il ne devient possible que parce que Dieu dit : « Je veux être votre Dieu. » (Lv 26,12). Saint Augustin caractérise la nature de l'âme humaine en disant qu'elle est « capable de Dieu ». C'est-à-dire qu'elle est capable de saisir Dieu, mais aussi, et cela va beaucoup plus loin, qu'elle n'est capable de saisir que Dieu seul ; allons plus loin encore : elle n'est capable de saisir les choses et les hommes qu'en Dieu¹⁰.

Tout cela trouve son expression dans la prière d'effort, de désir, de participation et d'unification.

Ce faisant la prière devient tout simplement amour ; car l'amour, c'est d'avoir à soi un être vivant et personnel. Je puis prendre et acquérir une pierre précieuse, une fleur, une œuvre d'art ; si je suis capable de les toucher, elles m'appartiennent.

Mais pour qu'un homme soit vraiment à moi, il faut que le mouvement vienne de sa liberté, du fond de lui-même, et pour cela il faut qu'il se donne lui-même. Cela est vrai à plus forte raison pour Dieu. Que lui, maître de lui-même et de toutes choses, veuille être à nous, bien plus, qu'il soit conforme à sa nature divine de se donner à nous, il a fallu que lui-même nous le révèle, et il faut que ce soit lui-même qui nous donne la grâce de le croire et de pouvoir l'accomplir. C'est là le mystère de l'amour divin : Dieu est celui qui comble l'amour le plus profond ; bien plus, il est celui qui d'abord le suscite. Nous devons donc lui demander de nous donner le désir de son amour et de nous apprendre à le réaliser.

Reculer devant Dieu dans la conscience du péché, tendre vers lui dans le désir de la communion, ces deux éléments sont contenus, bien qu'à des degrés divers, dans toute prière qui mérite ce nom. La sainteté de Dieu s'y manifeste de quelque façon, si lointaine qu'elle reste, même si la pensée a bien du mal à la faire parvenir à la conscience claire. Dès que cela se produit, l'homme éprouve qu'il n'est pas saint et que sa place n'est pas près de Dieu ; mais en même temps il sait que Dieu est son salut et qu'il doit tendre vers lui.

Dieu est Grand

La grandeur de Dieu est un autre caractère de la réalité divine qui se manifeste dans certaines expériences religieuses.

L'Écriture est toute remplie de cette grandeur. Lorsqu'elle en parle, elle procède volontiers ainsi : elle fait sentir la puissance du monde et dit ensuite : devant Dieu tout cela n'est rien. Aux premières pages de l'Écriture est inscrit l'extraordinaire hymne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dépendant de Dieu et reçue de sa main.

Nous devons tout demander ; ce qui est nécessaire à notre vie ; mais aussi la force pour notre travail, le secours dans la détresse spirituelle, le courage dans le combat moral, la connaissance de la vérité, la croissance dans l'amour et dans le bien. L'homme renouvelle constamment l'expérience de son impuissance et de sa dépendance ; il doit donc sans cesse s'adresser au Dieu fort et riche qui est non seulement disposé à l'aider et à le combler de ses bienfaits, mais qui y trouve sa plus grande joie.

Mais la demande ne signifie pas seulement que nous nous adressons à Dieu lorsque nous sommes à bout de souffle. Son aide ne supplée pas aux déficiences de nos propres moyens. Pour parler plus précisément : ce que nous demandons au fond, ce n'est pas un « secours », qui est toujours quelque chose qui vient s'ajouter, un complément ; en réalité toute notre vie est construite en fonction de Dieu. Tout ce que nous faisons vient de Dieu et doit aller à Dieu. Il n'y a pas de nature humaine qui soit achevée, fermée sur elle-même, pas d'homme qui se suffise à lui-même ; être homme signifie subsister par Dieu et pour lui. L'Écriture y revient constamment ; il nous suffit de parcourir les psaumes pour nous rendre compte comment ce fait devient une attitude de vie. La prière de demande est donc plus qu'un appel au secours ; elle est avant tout l'expression d'une réalité : l'homme n'existe que par Dieu ; c'est de la puissance créatrice de Dieu qu'il tient l'essence et l'être, sa vie et son destin, sa force et sa liberté. Si tout cela, nous pouvons déjà l'appeler grâce, au sens large, puisque cela nous vient de sa bienveillance libre, sans que nous puissions l'exiger ni le contraindre à nous le donner, cela est d'autant plus vrai, et au sens le plus propre, lorsqu'il s'agit de ce que l'amour rédempteur de Dieu nous donne pour nous élever et nous sanctifier, pour nous éclairer et

nous fortifier, pour nous conduire et nous libérer. C'est parce que Dieu « fait tout en toute chose » que l'homme devient lui-même. C'est parce que tout est don de Dieu que l'homme peut se l'approprier intérieurement. La prière de demande la plus profonde dépasse donc telle ou telle circonstance particulière ; elle concerne la grâce au sens propre et au sens large du mot. Cette prière doit être ininterrompue, parce que nous vivons et agissons constamment par l'action de Dieu. Elle est aussi essentielle que la respiration.

La prière de demande ne doit pas oublier le prochain. Le croyant doit se souvenir devant Dieu de ceux qu'il aime et de ceux qui lui sont confiés. Dieu les connaît plus profondément et les aime d'une manière plus pure et plus forte que n'importe quel homme, fût-il le plus aimant, ne pourrait les aimer, et il a le pouvoir de les protéger, de les secourir et de les bénir.

Il est beau de se souvenir dans la prière de ceux que l'on aime, d'exposer à Dieu leurs difficultés particulières, leurs besoins et leurs désirs. Il est beau de savoir que dans le souci pour un être aimé, on est uni avec le Dieu qui prend soin de lui et de se dire qu'il est à l'abri dans cet accord. C'est une source de calme et de confiance. Les soucis perdent leur caractère d'obsession et de tourment ; et même lorsque ce soulagement est de courte durée, il y aura eu quand même ce court moment de la prière qui aura été un instant de répit pour le cœur.

C'est devant ce Dieu aussi que nous devons porter ces grands intérêts de la communauté : les décisions de l'histoire, les besoins de la nation, les misères du temps. Chacun est responsable de l'ensemble du monde. La mesure de nos possibilités effectives et de nos activités est le plus souvent très petite ; mais par la prière chacun peut prendre dans son cœur tout l'ensemble et le porter là où est le maître suprême des destinées. Dieu ne force pas l'homme, car il l'a créé libre. Il ne

le conduit que par le jeu de la liberté. Mais les portes de la liberté s'ouvrent en deux endroits : dans l'action elle-même, et dans la prière d'amour qui porte devant Dieu l'intérêt commun.

Mais ce caractère naturel et sacré de la demande peut aussi être mis en question. Il peut arriver que l'homme trouve difficile cette prière, peut-être même impossible, à certaines périodes, et qu'il ait à en refaire l'apprentissage.

Le cours de la vie apporte des déceptions. Il se peut que dans une grande détresse on ait prié, et qu'on croie n'avoir pas été exaucé. On s'est senti abandonné ; on a cherché Dieu et on ne l'a pas trouvé... De plus, l'homme s'endurcit avec le temps, il se repose sur ses propres forces et cherche à se contenter de ce qu'il peut atteindre. Tout cela décourage la prière, et fait que le cœur la trouve insensée... C'est alors que la foi doit être plus forte que le sentiment. Il faut que l'homme se convainque de l'amour de Dieu et prie cet amour même lorsque le cœur pense que cela n'a pas de sens. S'il persévère, il s'apercevra qu'il est exaucé, mais peut-être d'une manière tout différente qu'il ne s'y attendait.

Il se peut encore qu'on ait le sentiment que Dieu est indifférent et qu'il ne se préoccupe pas de l'homme, qu'il vit dans un univers lointain, tandis que l'homme se heurte à l'expérience terrestre qui est sans issue. Celui qui a beaucoup souffert risque de tomber en de telles pensées, surtout s'il n'a pas, comme on dit, la main heureuse et que tout semble lui résister ; s'il appartient à ces catégories d'êtres lourds, tourmentés, pour qui tout semble tourner mal. Ceux-là, en réalité, ont besoin d'un climat d'amour humain, qui leur montrerait que les choses ne sont pas comme ils le pensent. Tant que cet amour lui manque, l'homme doit s'en tenir à la foi qui lui dit que Dieu l'aime, et recommencer sans cesse à vivre dans cette foi.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tant que tel qu'il est capable de répondre à Dieu, et toute réponse est prière.

Il y a la prière qui s'adresse au Dieu lointain, mystérieux, inconnu ; et il y a la prière qui s'adresse au Dieu proche, qui se révèle et se manifeste. Il y a la prière qui s'appuie sur le discernement des vérités de la foi, la connaissance priante ; mais il y a aussi celle de l'ignorance, de l'impuissance devant le mystère. Il y a la prière de la plénitude quand Dieu se manifeste ; mais aussi celle de la privation lorsqu'il est absent et que se creuse le grand vide que rien ne peut combler. Il y a la prière des heures où tout est ouvert et confiant, mais aussi celle de la persévérance muette, lorsque tout semble dénué de valeur et de sens, où il n'y a ni espoir, ni soutien. Et l'on pourrait continuer cette énumération.

Au reste, les diverses formes de la prière se rejoignent. Le sentiment de notre indignité mènerait au désespoir s'il n'était accompagné de celui d'une appartenance quelconque à Dieu. Désirer Dieu tout en ignorant le péché serait sacrilège. Nous avons déjà montré comment l'adoration se transformait en louange. Le sentiment de la grandeur de Dieu nous écraserait s'il n'était accompagné de la joie que procure la gloire divine. La louange de Dieu risquerait de devenir trop familière, si la conscience que nous prenons, dans l'adoration, de la sainteté et de la majesté de Dieu ne nous faisait garder les distances. La demande et l'action de grâce sont deux aspects d'un seul et même mystère : nous tenons notre vie de la liberté de Dieu. Il suffit de quelques réflexions pour voir l'interdépendance entre l'adoration et le repentir, le désir et la louange, l'action de grâce et l'union, la demande et la vénération. Au fond, il s'agit de formes différentes d'un tout unique : la relation vivante de l'homme avec Dieu, rendue possible parce que Dieu se révèle à l'homme et l'appelle.

7. Voir à ce sujet et pour compléter les autres idées de ce chapitre : Guardini, *Welt und Person*, Würzburg 1940, S. 28–50.

8. Ce que nous allons dire ici sur la réalité chrétienne de Dieu et sur sa signification pour la prière dépasse peut-être le cadre d'une initiation. Mais comme il s'agit de la base de tout le reste, il nous a semblé qu'il fallait accorder une place plus importante à ces considérations.

9. Guardini, *Vom lebendigen Gott*, Mainz, 1936, S. 60.

10. Il est sans doute inutile de souligner que ces idées n'impliquent rien qui diminue la liberté de Dieu. Ici aussi, Dieu reste le « Seigneur », qui n'est lié par rien de créé. Cette proximité et cette participation ne sont possibles que dans sa liberté et par la grâce. Mais nous voulons souligner qu'il s'agit d'une proximité et d'une participation réelles.

11. Voir Guardini, *Le Seigneur*, trad. Lorson, Alsatia, T. II, pp. 214–219.

La Sainte Trinité et la prière

La vie intérieure de Dieu

Notre langage s'adapte à l'interlocuteur qui est en face de nous ; nous parlons différemment à un enfant et à un adulte, à un homme dont l'esprit est éveillé et à un être obtus, à un homme respecté et à une personne que nous n'estimons pas. Chaque homme a sa manière d'être particulière, et parler réellement avec lui, c'est chercher à entrer en contact avec cette manière d'être.

Ce n'est pas tout, car cette diversité de comportement existe déjà dans nos rapports avec les animaux. Celui qui aime les bêtes sait qu'elles possèdent des dispositions très diverses, et il cherche à les aborder de la manière propre à chacune d'elles. Mais pour l'homme il ne s'agit pas seulement de dispositions individuelles ; l'homme est une personne. Ce que cela signifie est difficile à exprimer avec des mots, bien que nous sentions fort bien ce que c'est en nous-mêmes et chez les autres. La personne, c'est ce qu'il y a de plus profond dans l'homme. C'est le centre où convergent toutes les manifestations de sa vie ; c'est la source de tous les mouvements de la vie et le foyer vers lequel ils retournent ; c'est le lieu où l'homme est en lui-même, le « soi-même », où il a conscience de sa responsabilité ; en un mot, c'est ce qu'il veut dire lorsqu'il dit ; « moi. » Si je demande à quelqu'un : « Quel genre d'homme es-tu ? », il me répond en me décrivant sa profession, ses conditions d'existence, son origine, son caractère ; mais si je lui demande : « Qui es-tu ? », il me répond : « Moi » et il me dit son nom, où s'exprime l'existence unique de ce « moi ». Ce qui dit « moi », c'est la personne. Elle est toujours là, car c'est elle qui endosse la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La prière verbale

Le langage de la prière

Prier signifie avoir commerce avec Dieu ; or la parole est le commencement de toute relation : sa racine est le mouvement intérieur du cœur. Celui-ci peut ainsi s'exprimer par les jeux de physionomie, les gestes de la main, ou l'attitude du corps entier ; mais cela est encore un langage muet et, au fond, indéterminé. La parole seule lui permet de s'exprimer avec clarté et fermeté. L'homme se révèle et s'engage par la parole ; on peut donc dire, avec quelque raison, que prier, c'est parler à Dieu.

La nature de cette parole est très importante pour la prière. Il serait faux de dire que seul le sentiment compte et que les mots sont indifférents. Certains mots maladroits, gauches, valent mieux, il est vrai, par le sérieux du cœur qui les inspire que les mots les plus beaux et les plus riches derrière lesquels il n'y a rien de valable : il existe des hommes qui n'arrivent qu'avec beaucoup de peine à dire ce qu'ils ressentent profondément, et cependant leur attitude spirituelle est plus agréable à Dieu que tous les discours. Mais il ne s'ensuit pas que la manière dont on s'exprime est sans importance aucune. En général, la prière issue d'un cœur juste trouve les mots propres pour s'exprimer. Le langage médiocre, et surtout le bavardage sentimental sans valeur, révèle habituellement une âme qui n'est pas ce qu'elle doit être. Inversement, la parole que l'on prononce, agit sur l'attitude intérieure. La parole de l'homme n'est pas une création de l'individu, ni l'expression personnelle de sa vie intérieure, mais l'homme trouve, tout fait, le monde des mots, le langage. Il y est placé par sa naissance, il grandit avec lui, et en

subit une influence plus forte encore que celle, par exemple, du paysage qui l'entourne. Il pénètre jusqu'aux racines de sa vie spirituelle, personnelle ; l'homme pense, il sent dans sa langue ; c'est par elle qu'il entre en relation avec les autres hommes, qu'il apprend le sens et l'usage des choses. Ces considérations valent aussi pour la prière. C'est seulement dans une infime mesure que l'homme crée lui-même le contenu verbal de la prière ; il le reçoit presque tout entier. Or cela signifie que le langage réagit sur la prière intérieure et lui donne sa forme, bonne ou mauvaise.

Il n'est donc pas superflu que nous concentrons notre attention sur le langage de la prière.

Le langage spontané de la prière

La forme la plus vivante de la prière est celle qui jaillit du cœur. Lorsque l'homme dit à Dieu, sans intermédiaire, son repentir et son désir, son adoration et sa joie, ses besoins et sa gratitude, c'est pour ainsi dire le langage originel de la prière... Apprendre à parler fait partie du développement de l'homme ; c'est acquérir la faculté mystérieuse de communiquer aux autres ses propres découvertes, et de leur faire comprendre les sentiments qu'il nourrit à leur égard. La pièce maîtresse de ce que nous appelons « éducation » ne consiste-t-elle pas à savoir parler sa propre langue – à l'intérieur de la communauté à laquelle on appartient, et avec le degré de perfection que permettent à chacun ses dons naturels ? – Tout homme a une manière à lui d'éprouver les choses, de voir le monde avec ses yeux à lui ; il veut ce qu'il veut, lui, et non un autre, et cela doit transparaître dans son langage. On peut dire la même chose pour la prière. Nous ne prions pas pour faire savoir à Dieu ce que

nous voulons, car il connaît notre cœur mieux que nous-mêmes. Celui qui prie, vit devant lui, tourné vers lui, grâce à lui, il donne à Dieu tout ce qu'il a et il reçoit de Dieu ce que celui-ci veut lui donner. C'est pourquoi les mots de sa prière doivent être bien à lui.

Il y a des moments où les mots nous viennent aisément ; « la parole jaillit de l'abondance du cœur ». Quand un homme se sent près de Dieu ou, quand, dans l'adversité, il se remet entre les mains du Seigneur de toutes grâces, les mots lui viennent tout seuls, et il n'a rien d'autre à faire que de veiller à ce qu'ils restent vrais. Mais souvent le cœur est bien vide, et l'esprit n'a rien à dire. L'homme est alors dans un état de pauvreté, et il lui est pénible de parler ; il doit accepter cette pauvreté, car elle a un sens. Elle est pour lui une épreuve, celle de la foi nue, de la fidélité et de l'obéissance, sans le secours du sentiment. C'est de là que doivent venir les mots de la prière ; mais comme il faut qu'elle reste vraie, elle doit être très simple. Elle doit s'en tenir à l'essentiel ; simples actes de foi, de respect, de confiance, de disponibilité. Ces mots-là n'ont pas moins de valeur que ceux qui coulent d'abondance, peut-être même en ont-ils davantage. En tout cas, ce sont ceux qui conviennent, et rien ne peut les remplacer.

La difficulté qu'on éprouve à trouver des mots personnels ne doit pas servir trop facilement de prétexte pour recourir à la prière toute faite. La pauvreté intérieure est une école où il faut persévérer, car on peut y apprendre ce que le livre de prière le plus pieux n'enseignera jamais. Quand bien même la prière se réduirait à dire à Dieu : « Je crois en Vous », ou bien : « Je m'incline devant Vous », ou bien : « Je veux Vous obéir et accomplir mon devoir de mon mieux », ou bien : « Je me confie, moi et les miens, à Votre sainte Providence », elle serait plus précieuse devant Dieu que le discours le plus riche prononcé

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'intérieur de son contenu, s'insère dans sa structure, s'habitue à sa signification ; et ainsi s'accomplit cette « conversion » du regard, de la pensée, cette transformation de la spontanéité vivante sans laquelle la conversion des mœurs reste fragmentaire. Par l'oraison se forme la conscience chrétienne.

Méthode et progrès de l'oraison

Ce livre a un but pratique : nous nous demandons comment il faut s'y prendre pour bien faire oraison. Ici encore la préparation est primordiale et décisive. Il y a la préparation éloignée et la préparation immédiate.

La préparation éloignée consiste à ordonner mes pensées à l'oraison que je vais faire ; je ne peux pas m'y prendre n'importe comment ; il faut que je sache à quoi elle doit aboutir. Une vérité de la foi révélée ou une pensée d'un homme inspiré peut m'y aider. Pour celui qui a une certaine habitude de l'oraison, toute expérience significative, toute situation morale peut servir de point de départ. Il n'en reste pas moins que l'objet propre de l'oraison est l'Écriture Sainte, et, plus particulièrement, la personne et la vie de Jésus-Christ. Ses propres paroles : « Je suis la voie, la vérité et la vie » (Jn 14,6), disent de la manière la plus explicite ce dont il s'agit dans l'oraison : il s'agit d'y trouver le chemin qui conduit du Père aux hommes et des hommes au Père, la vérité sainte qui nous est révélée sur ce chemin, la vie à laquelle nous participons dans le Christ... Il existe aussi de nombreux livres de méditation qui fournissent des sujets pour l'oraison. Beaucoup d'entre eux sont très utiles, surtout pour les débutants ; ils montrent comment on dégage le sens d'un texte de l'Écriture et ce qu'on peut y puiser pour sa propre vie. Cependant, à la longue, ces méditations toutes faites s'avèrent

trop artificielles, et elles ne conduisent pas assez près de l'essentiel qui est la réalité divine, telle qu'elle se dévoile dans la révélation et telle qu'elle parle à l'homme ; en définitive, le livre de méditation par excellence est l'Écriture Sainte elle-même.

La préparation éloignée consiste donc à choisir un texte approprié. Le mieux est de prendre pour un certain temps un des Évangiles, ou les Actes des apôtres, ou une épître, et d'en choisir chaque jour un passage... Mieux vaut ne pas prendre un texte trop long pour ne pas se perdre ; ni un texte trop court, pour que l'esprit y trouve une matière suffisante. On peut s'arrêter, par exemple, à un événement de la vie de Jésus, ou à un fragment d'un de ses discours. Avec le temps on pourra se contenter d'un texte de plus en plus court, et finalement une seule phrase suffira pour longtemps... Ce texte, on le prépare ; le mieux est de le faire le soir, afin qu'il soit tout prêt le lendemain matin. On considère l'idée fondamentale sous l'angle de laquelle on veut le méditer, ou bien le problème auquel on cherche une réponse dans ce passage. Si c'est nécessaire, on consulte un commentaire pour ne pas être arrêté par une difficulté d'interprétation au cours de l'oraison.

La préparation immédiate est plus importante. Tout ce qui a été dit dans le premier chapitre de ce livre sur la préparation à la prière en général est valable ici, mais cela prend une importance encore plus grande. Car dans la prière nous sommes aidés par les paroles mêmes que nous prononçons, par l'objet de notre demande ; alors que dans l'oraison on risque davantage d'avoir l'esprit pesant ou vagabond.

Avant tout, il faut veiller à l'attitude extérieure – que le lecteur veuille bien ne pas considérer ces détails comme mesquins. – Elle doit être telle qu'on demeure à la fois calme et éveillé. Il appartient à chacun de découvrir s'il vaut mieux se

mettre à genoux, s'asseoir, ou marcher de long en large.

Il faudra ensuite trouver le calme : le calme du corps, des pensées, des sentiments, des régions de plus en plus intérieures, se pénétrer de la conscience que, pour le moment, rien n'est important en dehors de la prière ; écarter tout ce qui ne la concerne pas, et se concentrer sur son objectif ; enfin il faudra rassembler son être dispersé et devenir présent. Cette préparation est déjà de la prière, et si l'on y consacrait un temps assez long, et même parfois tout son temps, celui-ci serait bien employé.

Une fois recueilli, on prend le texte choisi et on y applique sa pensée d'un bout à l'autre. Pour cela on peut le lire phrase par phrase, s'arrêter de temps en temps et chercher à en pénétrer le sens. Les maîtres spirituels disent que celui qui médite ainsi doit essayer de se représenter la scène par l'imagination – par exemple la pêche miraculeuse – de façon aussi sensible que possible. Il doit y être tout entier, comme un témoin qui se serait arrêté au bord de la route pour voir ce qui se passe. Ce conseil est excellent, car il permet vraiment de donner vie à l'ensemble et de pénétrer jusqu'aux racines du devenir intérieur. Cela ne convient cependant pas à tout le monde. Certains sont incapables de se représenter des événements du passé ; l'image qu'ils s'en font reste pâle ou ne se forme pas du tout. D'autres ne peuvent pas fixer leur attention et l'image s'évanouit trop vite. Que ceux-là ne s'épuisent pas à ce genre de reconstitution, mais qu'ils donnent plus de place à la pensée et aux mouvements intérieurs.

Par contre, ceux qui ont une imagination fertile ne doivent pas négliger la pensée. Le mot méditation désigne précisément cet effort appliqué de la pensée qui veut posséder son objet : « De qui s'agit-il ? Qui est-ce ? Que fait-il ? Que lui arrive-t-il ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

monde ne se déroulent pas avec une fixité mécanique : ils sont infiniment mobiles, riches de possibilités et prêts à obéir à la volonté capable de les diriger. Aussi bien, une connaissance approfondie de l'homme montre à quel point les tendances profondes de la personnalité – celles qui échappent souvent à la conscience claire – déterminent le cours de son destin. Ce destin prend donc une forme différente selon que l'individu suit l'inspiration de l'esprit de liberté qui naît d'une attitude correcte vis-à-vis de Dieu, ou qu'il s'appuie sur sa seule volonté propre, à la fois tyrannique et incertaine. Mais, d'autre part – et c'est là la raison décisive – l'univers est entre les mains de Dieu. Les lois de la nature sont à son service. Il se sert du cœur de l'homme pour régler le cours des choses, dans chacun des « milieux » particuliers aussi bien que dans tout l'ensemble. Dès lors qu'un homme se préoccupe avec cœur de l'avènement du royaume de Dieu, se vérifie pour lui la promesse de l'Épître aux Romains : « Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu. » (Rm 8,28). Cela ne signifie pas que la misère et la souffrance lui seront épargnées ; mais qu'il aura ce dont il a besoin, et que tout ce qui arrive, même le mal, servira à dégager le sens véritable de sa vie.

Le message de la Providence exige de l'homme quelque chose de très grand : il s'agit de mettre au premier rang des préoccupations de sa vie le royaume de Dieu. Mais ce message, en même temps, lui promet quelque chose de tout aussi grand : tout ce qui arrive à l'homme concourt à son bien, et édifie son existence, telle que Dieu l'a pensée, pour son salut²¹.

Ce n'est pas là une fable, mais la réalité ; non pas la réalité brute de la nature ou de l'histoire, mais celle qui est issue de Dieu. Ajoutons que cette réalité ne constitue pas un monde secret en marge de celui de la nature, mais qu'elle est au cœur

même de la nature et de l'histoire. On ne la saisit pas, comme les images des contes, par l'imagination ; ni comme les objets de l'existence immédiate, par l'observation et l'entendement, mais dans la foi. C'est la parole de Dieu qui nous en instruit et il faut tout risquer sur la foi de cette parole : alors la réalité de la Providence se profile entre Dieu et nous. Elle semble être en contradiction avec l'univers tel que nous le connaissons ; elle dérouté toujours notre cœur ; c'est pourquoi il faudra constamment renouveler notre foi. La lumière se fera insensiblement. On finira par soupçonner la signification d'un événement, d'une rencontre, d'un succès ou d'un échec. Derrière les forces et les nécessités qui gouvernent généralement les événements, on discernera une autre puissance et une signification nouvelle. Et l'homme découvrira ainsi peu à peu qu'il est entré dans un univers de sainteté dont Dieu a le gouvernement. À certaines périodes l'intelligence de tout cela peut être très claire, et à d'autres elle est très obscure. Bien souvent ce ne sera qu'un sentiment discret de confiance qui traverse toute la vie. En tout cas, tout cela repose sur la foi. L'essentiel reste caché, et ne se révélera qu'à la fin des temps, lorsque s'accomplira le royaume de Dieu. Ce qui dans la vie de l'homme est l'œuvre de la Providence, c'est une partie du monde à venir où l'homme nouveau vivra sur une terre nouvelle et sous un ciel nouveau (Ap 21,1). L'homme qui est attentif à la Providence vit déjà dans un monde qu'il ne comprendra pleinement qu'à la fin des temps.

La Providence et la prière

À l'époque du Nouveau Testament le sentiment chrétien de l'existence était déterminé entièrement par la foi en la

Providence. Aujourd'hui, c'est encore le cas chez des gens simples ; pour ceux-là surtout qui, comme le paysan, sont à la merci de forces sur lesquelles ils n'ont aucune influence. Mais à part cela, cette foi en la Providence ne représente généralement plus une grande force dans la vie chrétienne. Les causes en sont nombreuses, et nous ne pouvons les examiner ici ; ce qui est certain, c'est qu'il faut lui rendre plus d'efficacité, si nous voulons prétendre à une existence vraiment chrétienne. Et on ne peut pas omettre d'envisager la question sous l'angle de la prière.

Avant tout il sera nécessaire de réfléchir à la Providence, de la comprendre et de la faire sienne intérieurement. Nous avons parlé de l'oraison ; ajoutons maintenant qu'un des sujets d'oraison les plus fondamentaux est le fait de la Providence. Toutes les paroles de Jésus qui ont rapport à ce sujet doivent retenir notre attention, et non pas seulement le grand texte du Sermon sur la Montagne dont nous avons parlé ; mais aussi beaucoup d'autres textes qui sont dispersés à travers les Évangiles sous forme d'enseignements ou de paraboles. Il faut ajouter à cela la propre attitude de Jésus envers la volonté du Père ; ce qu'il appelle « son heure » ; la manière dont il ressent et vit les événements, l'attitude intérieure de son âme, etc.

Faire oraison, c'est aussi essayer de comprendre les relations de l'univers et de l'histoire avec la Providence. Il s'agit, en d'autres termes, de dépasser la conception d'un ordre impersonnel et mécanique de l'univers, telle qu'elle est proposée par la science et par l'attitude commune des hommes. Cette conception est fautive, car elle arrache l'univers des mains de Dieu. On n'acquiert pas son autonomie en pensant l'univers en termes de « science » ou de « culture » ; ce faisant on abandonne tout simplement l'univers entre les mains de l'ennemi de Dieu. C'est donc une tâche considérable que de replacer, dans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

On entend souvent dire que le christianisme devrait retrouver son caractère eschatologique. Les « escha-ta », les fins dernières, c'est ce qui arrivera à la fin des temps : le retour du Christ, son jugement, la disparition de l'ancien monde et la naissance du monde nouveau²³. L'attitude « eschatologique » est celle qui donne aux fins dernières l'importance qu'elles méritent. Le chrétien ne peut pas se contenter de savoir que le monde et l'histoire prendront fin un jour, que tout sera jugé par le Christ, et que l'éternité dépendra de ce jugement ; mais il faut aussi qu'il sache que ce qui arrivera un jour en pleine lumière a déjà commencé d'une façon mystérieuse qui est en butte à la contradiction. Cela signifie en même temps que ce qui existe maintenant est encore inachevé. On ne connaîtra le vrai visage des hommes et des choses qu'après le retour du Christ. Tout le devenir actuel, marqué au signe de l'espérance, tend à cette révélation finale. Saint Jean dit : « Mes bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons un jour n'a pas encore été manifesté : mais nous savons qu'au temps de cette manifestation, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est. » (1 Jn 3,2). Et saint Paul : « J'estime que les souffrances du temps présent sont sans proportion avec la gloire à venir qui sera manifestée en nous. Aussi la création attend-elle avec un ardent désir la manifestation des enfants de Dieu. La création, en effet, a été assujettie à la vanité non de son gré, mais par la volonté de celui qui l'y a soumise, dans l'espérance qu'elle aussi sera affranchie de la servitude de la corruption, pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu. Car nous savons que, jusqu'à ce jour, la création tout entière gémit et souffre des douleurs de l'enfantement. Et ce n'est pas elle seulement ; nous aussi qui avons les prémices de l'Esprit, nous gémissons en nous-mêmes,

attendant l'entrée dans nos droits de fils de Dieu, la rédemption de notre corps. Car c'est en espérance seulement que nous sommes sauvés. Or, voir ce qu'on espère, ce n'est plus espérer : car ce qu'on voit, pourquoi l'espérer encore ? Mais si nous espérons vraiment ce que nous ne voyons pas, nous l'attendons avec patience. » (Rm 8,18–25). Le monde apparemment si clair, si intelligible, si sûr, foncièrement profane, est en réalité tout autre. Il est l'objet d'une transformation dont Dieu est l'ouvrier. Sous l'écorce du monde ancien, à travers les événements, les rencontres et les actes de tous les jours, se construit le monde à venir, qui sera achevé un jour par le retour du Christ. Penser à cela, avoir devant soi cette pensée comme une consolation et une force, rester en contact avec l'action universelle et mystérieuse de Dieu, c'est cela le véritable esprit eschatologique.

20. Voir Guardini, *Welt und Person*, Würzburg 1940, S. 137, et *Was Jesus unter der Vorsehung versteht*, dans la série : *Christliche Besinnung*, N° 1 Ebd. 1940.

21. Ces considérations ne portent pas préjudice à l'idée générale de la Providence, selon laquelle Dieu conduit tous les événements, même en dehors du domaine de la révélation, et avant que l'homme ait ouvert son cœur à la préoccupation du royaume de Dieu. Nous nous plaçons ici au cœur de l'enseignement du Christ sur la Providence, tel que nous le trouvons dans le Sermon de la Montagne.

22. Voir Guardini : *Das Gute, das Gewissen und die Sammlung*, Mainz 1931 S. 18 ff. et 46 ff.

23. cf. Guardini, *Die letzten Dinge : der Tod, die Läuterung nach dem Tode* etc. 1941.

La prière aux saints et à la Mère de Dieu

Les saints

La vie de l'homme se réalise dans des rapports réciproques de nature très diverse. Personne ne vit isolément ; chacun dépend des autres, subit des influences et en exerce ; il donne, il reçoit. Nous sommes convaincus que ceux qui nous ont quittés vivent en Dieu ; est-ce que pour eux les réalités fondamentales de la vie cesseraient d'exister ? De fait, le chrétien a une conscience avertie des liens qui continuent de l'attacher aux défunts qui lui ont été proches par la parenté, par l'amour ou par des valeurs spirituelles. Il espère en une communion nouvelle avec eux dans la vie future ; il songe à la purification qu'ils sont peut-être obligés de subir pour parvenir à « l'entière liberté de la gloire des enfants de Dieu²⁴. » Or, c'est à peine s'il nous vient à l'idée d'invoquer leur amour en notre faveur. Nous avons bien conscience que nous devons nous montrer dignes d'eux, ou bien que nous avons à accomplir des tâches qu'ils nous ont transmises ; mais le gouffre creusé par la mort est trop profond, et, généralement, trop frêle la valeur religieuse de l'être auquel nous étions attachés, pour qu'un véritable recours à lui soit possible... Mais il en va tout autrement quand il s'agit d'hommes dont la vie a été très profondément pénétrée par la puissance de Dieu. Nous lisons ainsi que, dès l'époque la plus ancienne, les martyrs qui rendaient témoignage à Dieu au prix de leur sang, étaient invoqués par les fidèles, alors même qu'ils étaient encore en vie, par exemple dans les prisons ou pendant qu'on les traînait devant les tribunaux, mais surtout après leur mort. Et cela non pas de façon accidentelle, au hasard des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

difficultés inextricables. On dit bien que le malheur nous apprend à prier ; mais cela n'est qu'à moitié vrai. Le contraire est tout aussi exact : le malheur déshabitué de prier. Les faiblesses et les défaites morales ont également une grande influence sur la prière. La conscience n'est pas une réalité séparée, où l'homme pourrait se permettre d'être fidèle ou non, sans que le reste de sa vie s'en ressente. S'il fait ce qu'il doit, toute sa vie s'en trouve raffermie. S'il manque à ses devoirs, toute sa vie, y compris sa vie de prière, perd sa vigueur et sa signification. Il en perd même le goût. À quoi bon ? se dit-il ; et il aura peut-être même l'impression de ne plus appartenir du tout à ce royaume de prière.

Nous voudrions encore attirer l'attention sur une espèce de difficultés spirituelles que l'on pourrait qualifier d'états dépressifs ou d'inquiétude. Celles-ci ont leur importance pour nos considérations, parce que les personnes qui ont une vie spirituelle active y sont facilement exposées, et parce que ces dépressions affectent considérablement les régions où la vie spirituelle a son origine. Le neurasthénique a une vie intérieure très vulnérable. Il est plus sensible que d'autres à la beauté, à la lumière, à la grandeur, mais aussi à l'angoisse, à la souffrance et à la laideur. Il éprouve tout cela à l'extrême et, par là, épuise plus vite ses réserves intérieures. Toute chose le touche de plus près, l'enthousiasme davantage, le blesse plus profondément, l'ébranle plus longuement que les autres. Il caresse des rêves et il a des ambitions qui dépassent ses possibilités, et par conséquent il est exposé à des déceptions plus douloureuses. Cet homme inquiet a des dons créateurs, qu'il oriente vers l'action ou vers les hommes. Son inquiétude est alors la rançon de ses dons. Les heures de richesse et de réussite sont payées par des heures de vide et de détresse. Le neurasthénique est

souvent un être débordant d'amour, mais cet amour est très exigeant et vulnérable ; la souffrance est plus grande que la satisfaction qu'il retire de cet amour. Il sait comment les choses se passeraient s'il pouvait vraiment aimer ; il le voudrait, et il s'en estime incapable. Il y aurait encore bien des choses à dire. Mais de quelque nature qu'elle soit, quelles que soient ses racines, la neurasthénie amène toujours des moments où tout s'obscurcit, où les choses perdent couleur et beauté ; où l'homme arrive à une impasse, au vide, où la vie semble perdre son sens. Alors la prière, à son tour, perd son sens. Les mots ne veulent plus rien dire. L'homme perd la conscience de la réalité de Dieu. L'homme est seul dans un désert. Il est importun à lui-même. Il éprouve de la répugnance pour tout ce qui est religieux ; puis du dégoût et de la révolte. La seule chose qui semble garder un sens, c'est l'effort et la satisfaction immédiate d'être.

Ici encore, si nous voulons essayer de voir quelle attitude il convient de prendre, il nous faut garder un juste milieu.

Avant tout, il ne faut pas céder trop facilement. Souvent les difficultés sont moins graves qu'elles ne le paraissent, et une bonne reprise en main suffirait à leur faire perdre du terrain. En réalité, la difficulté véritable, c'est, comme nous l'avons déjà noté plus d'une fois, que l'homme n'aime pas prier. Il y a là un fait dont il faut tenir compte ; la répugnance pour la prière prend prétexte de tout pour s'autoriser à dire que la prière est impossible et inutile. Un seul remède : couper court à ces prétextes. La prière sera pénible, et on aura l'impression qu'elle n'a pas de sens. Mais, sans aucun doute, une telle prière est intérieurement féconde. Elle accroît la solidité et la force spirituelles, et contribue à la formation de ce qu'on appelle dans la vie spirituelle, le caractère. Et puis, dans ces périodes difficiles, Dieu est à l'œuvre. Une fois que le grand ermite saint

Antoine eut surmonté sa détresse, il demanda : « Où étiez-vous Seigneur, pendant tout ce temps ? » Et il lui fut répondu : « Plus près de toi que jamais. » Ce sont des périodes où nous devons vivre uniquement de la foi et de la fidélité. C'est en elles que l'avenir s'élabore.

En ce qui concerne les crises morales, le sentiment du péché, et l'impression de ne pouvoir prier en cet état, il ne faut pas, ici non plus, être sentimental. Si l'on a été capable de faire le mal devant Dieu, on est capable aussi de venir devant lui chargé de ce mal. On aurait tort de considérer la conscience de la culpabilité, et l'amour-propre blessé après le péché, comme une barrière qui se dresse entre lui et soi ; car, à le prendre ainsi, cette barrière pourrait devenir infranchissable et du coup ces sentiments serviraient encore de prétexte à se dispenser d'une prière difficile. Si quelqu'un a des reproches à se faire, qu'il reconnaisse sa faute, mais que pour le reste il continue à servir et à prier Dieu. S'il en éprouve quelque honte, c'est tout bénéfique, et il n'a qu'à porter sa honte.

Pour sortir des périodes de prière difficile, il peut être utile de changer le genre de textes dont on se sert habituellement comme matière à méditer. Les choses neuves, qui ne sont pas encore usées, intéressent toujours. Peut-être suffit-il aussi de modifier sa manière de prier. À la place du dialogue personnel, on adopte la lecture méditée et priante... Ou, au contraire, on s'appuie sur des prières très classiques. Qui n'a pas compris que le Notre Père est vraiment une prière divine, précisément parce que, dans les périodes noires, il peut encore venir du cœur, alors que toutes les autres prières sont marquées par le dégoût ? On peut dire la même chose de la doxologie : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit », ou encore de quelques psaumes très simples, comme les psaumes graduels (Ps 119–133).

Et lorsque rien n'est plus possible, il reste une dernière

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Post-face

Écrire sur des problèmes de vie spirituelle est une entreprise difficile. On a toujours le sentiment qu'il s'y cache la prétention soit d'avoir déjà une expérience dans ce domaine, soit d'être soi-même déjà fidèle aux exigences qu'on enseigne aux autres. Cependant on est tout aussi suspect en affirmant qu'on est sans prétention ; car, en réalité, cela devrait aller de soi. Nulle part plus qu'ici la dualité de l'œuvre et de la vie n'est plus troublante.

Le lecteur voudra au moins prendre en considération l'aveu que l'auteur de ce livre fait de sa mauvaise conscience « d'écrivain religieux », et prendre cet aveu comme une timide mise au point. Il faut bien que quelques écrivains entreprennent d'aborder les problèmes religieux. Et puisqu'il est impossible d'exiger que seuls soient autorisés à traiter de la vie spirituelle ceux qui vivent intégralement leur christianisme – ne serait-ce que parce qu'ils s'en défendraient énergiquement – le plus simple est sans doute d'en parler en dehors de toute considération personnelle, d'une manière strictement objective et inspirée par la doctrine de l'Église.

Table des matières

Avant-propos

Préparation et ordonnance de la prière

Événement intérieur et exercice

Nécessité de la préparation

Recueillement

Le lieu de la prière

La face de Dieu

La discipline extérieure

La réalité divine et les actes fondamentaux de la prière

Recueillement et réalité de Dieu

Dieu est Saint

Aveu et repentir

Désir et participation

Dieu est Grand

L'Adoration

La louange

Le Dieu de richesse, de générosité et d'amour

La prière de demande

La Reconnaissance

Récapitulation

La Sainte Trinité et la prière

La vie intérieure de Dieu

La prière à Jésus-Christ

La prière au Père

La prière au Saint-Esprit

La prière verbale

Le langage de la prière

Le langage spontané de la prière

Le vocabulaire traditionnel de la prière

La prière de répétition

La prière intérieure ou oraison

Le caractère propre de l'oraison

Méthode et progrès de l'oraison

L'oraison mystique

La Providence

La doctrine chrétienne de la Providence

La Providence et la prière

La Providence et l'ensemble de la vie de prière

La prière aux saints et à la Mère de Dieu

Les saints

Marie

La prière dans le temps de l'impuissance

Difficultés provenant de l'évolution intérieure

Difficultés provenant de crises de la foi

Structure d'ensemble de la prière chrétienne

La prière personnelle

La liturgie

Les dévotions populaires

Rapports entre les trois genres de prière

Post-face

Achevé d'imprimé par
SARL Pulsio
5, rue Férou, 75006 Paris
Imprimé en Bulgarie

Dépôt légal : mai 2013